

INFOS
CULTURE
CITOYENNETÉ
SOCIÉTÉ
VIE
FOSSOISE

LE NOUVEAU MESSAGER

bpost

PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

Bureau de Dépôt : 5070 Fosses-la-Ville

Agrément n° P911404

Exp. : Centre culturel - rue Donat Masson, 22 - 5070 Fosses-la-Ville

MENSUEL D'INFORMATION DE FOSSES-LA-VILLE

Ne paraît pas en juillet et août

FÉVRIER 2019 - N° 94 - 1€

94

St Feuillen 2019

La découverte... ou l'ignorance

- Vieux surnoms et sobriquets de Fosses
- Les Fossois du bout du monde

LE NOUVEAU MESSAGER

Editeur responsable :

Bernard Michel, Centre culturel de l'Entité fossoise asbl, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville.

Où trouver

le «Nouveau Messenger»?

Pour Fosses Centre : au Centre culturel, à la Maison du tourisme, à ReGare, à la librairie (rue de Vitriaval), à la boulangerie Dardenne, chez Nicole coiffure, au Dago Goda.

Pour les villages et hameaux : dans les boulangeries de Le Roux, à l'institut esthétique Picavet (Névrement), à la boulangerie Ernoux (Sart-St-Laurent), à Vitriaval à la Sandwicherie, à Sart-Eustache au Sartia, au salon de coiffure Métamorphose, à la sandwicherie «Sandwichs du monde» à Bambois.

A quel prix?

1 euro par numéro ou en abonnement de 8 euros pour 10 numéros.

Contact / Abonnements

Par téléphone : 071 12 12 40

Par courrier : Rédaction Nouveau Messenger, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville

Par courriel : nouveaumessenger.culture@fosses-la-ville.be

IBAN : BE27 3601 0215 7473

Comité de rédaction

Bernard Michel, Jean Romain, Jean-Pierre Romain, Daniel Piet, Thierry Wenes, Pierre-Jean Vandersmissen, Willy Darville, Luc Gillain, Marc Lievens.

Couverture : photo BG Photos

Toine Culot et Dédé des Martigues

Est-ce un crime d'être Wallon et d'avoir du talent ? On s'est souvent posé cette question après la mort d'Arthur Masson. L'écrivain de Rîezes était l'un et possédait l'autre. Lui qui voulait amuser et qui vendait du bonheur ⁽¹⁾ n'a jamais atteint qu'une célébrité régionale. C'était sans doute une tare de parler avec tendresse de son pays natal et de la douceur de ses mœurs. Arthur Masson fut plus qu'un écrivain régional et on peut penser, comme Jean Vignaux, que si Toine Culot s'était appelé Dédé des Martigues, il eût peut-être siégé à l'Académie française aux côtés, pourquoi pas, de Marcel Pagnol. Arthur Masson, mais aussi Adolphe Hardy, Constant Malva, Jean Tousseul, Maurice des Ombiaux, Georges Garnir, Edmond Glesener, Hubert Juin, Hubert Stiernet... d'autres encore, sortis des entrailles de la Wallonie, tous disparus aujourd'hui, tous oubliés. C'est pourquoi il faut absolument rendre hommage à ceux qui, à l'heure actuelle, tentent de sortir de l'ombre nos Conteurs wallons, à ces associations qui tentent de rééditer les écrivains du terroir.

Fausse honte, fausse modestie, complexe d'infériorité ? Pourquoi, en terre wallonne, un professeur ne prend-il pas la peine de dire à ses enfants : « *Je vous demande d'être attentifs, je vais vous lire une page d'un auteur de chez nous ; vous serez fiers d'appartenir à la même terre que les grands qui ont écrit de telles choses.* » Et on se mit à rêver lorsque Maurice Carême nous prit par la main et nous emmena dans un merveilleux voyage : voici Jean Clarembaux, qu'Hubert Juin ramène dans ses Ardennes natales pour le repas chez Marguerite. « *On pense que c'est petit chez nous, et il y a du vrai dans ce propos, mais il y en a là-dedans à voir, à entendre, à comprendre, que ce n'est pas la peine de courir plus loin...* »

Voici le bon vacher d'Arsène Soreil (que Paul Delbouille, professeur à l'Université de Liège, a comparé à Maurice Genevoix ou à Marcel Arland), qui rencontre le Grand Châles sur la place de Montignies-sur-Sambre et partage sa joie « *cette joie qui met tant de rose aux joues fraîches de Blanche* ».

Voici Colpin et Benoît qui, oubliant le conseil d'Adolphe Hardy :

« *Ami, ne quitte pas pour un autre horizon*

Ton village ardennais, ta petite maison »

Vont découvrir le beffroi montois de Plisnier « *qu'on voit de toutes les rues et où il n'y a pas la plus petite feuille du plus petit jardin qui n'ait tremblé au vent de son carillon* » en passant par Falmignoul saluer Roger Bodart qui se demande toujours s'il est

... vraiment encor l'enfant

Qui noircissait sa bouche en mangeant des myrtilles

Et qui buvait avidement l'eau froide

Du ruisseau dans ses paumes unies...

Hélas ! On n'a plus le temps -et c'est regrettable- de nos jours, de consacrer un moment à la relecture des auteurs de chez nous. La télévision, qui sert de baby-sitting dans beaucoup de familles, règne en maître le soir venu ; pourtant il faut convenir que son vacarme et ses incessantes bagarres nous oppressent et nous épuisent. Les auteurs de chez nous, qui sont la richesse de notre terre wallonne, en ont le franc-parler, la bonhomie, la naïveté et la chaleur. Leur prose et leur poésie doivent se déguster dans le calme. « *C'est pourquoi je suis persuadé qu'un de ces prochains soirs d'hiver, quand il fera glacial dehors, vous ouvrirez mes livres dans votre maison solitaire dont le chemin sera barré par la neige. Vous songerez à moi et je me trouverai, une fois encore, à vos côtés. Les lignes que j'ai écrites deviendront phosphorescentes : vous penserez aux gens que j'ai fait revivre, vous penserez aussi à vous-même* ⁽²⁾. »

(1) : Marie Gevers lui avait écrit : « comme vous avez raison d'être joyeux »

(2) : Jean Tousseul, Almanach.

Surnoms et sobriquets

Depuis des siècles, les habitants de nos villages avaient pris l'habitude de distribuer à leurs concitoyens, par dérision, par ironie ou par fantaisie sympathique, des surnoms rappelant une caractéristique physique ou psychologique, une profession, une origine... On dit aussi sobriquet, un mot du XIV^e siècle qui signifie « coup sous le menton » (soit un uppercut)... Car il est vrai que ce n'était pas toujours très gentil, ce « baptême populaire ».

Le hameau de Haut-Vent fut sans doute le dernier à en redistribuer : pendant la dernière guerre, pour occuper leurs loisirs, certains « organisèrent » une administration locale. Jugez plutôt.

En tête venait le *Mayeur*, Robert Mathot, aidé du *champête*, Gabriel Biot le sabotier. Et même un *commissaire* : François Godfroid, sans doute pour son air sévère. Il y avait un *chef de gare*, Désiré Thiroit. Et même, sans paroisse et souvent anticléricaux, un *doyen* (Désiré Despineto), un *vicaire* (René Lindekens), un *sacristain* (Barthélemy, tonnelier, père d'Irène qui nous a communiqué la plupart de ces renseignements, complétés et précisés par Jacques Godfroid) et un *be-deau* (Camille Migeot).

Avec cela, u n *bourreau*

(Marcel Barthélemy) et un *parachutiste*, Octave Pochet, mari

de l'institutrice, parce qu'il descendait faire ses courses à Fosses, dévalant à vélo la côte du Laid Pas avec un sac au dos et un autre sur le ventre...

Les femmes n'étaient pas oubliées : on avait l'*accoucheuse* (Renilde Rousseau) et une *nourrisse* (l'épouse du Crèkion Joseph Lainé) avec son *nourrisson*, Joseph Barthélemy. Pour beaucoup, ce surnom est resté jusqu'à la fin de leur vie.

Mais il y avait les sobriquets plus anciens, attachés aux familles. Je viens de citer *Li Crèkion*, Un autre de la famille refusa ce sobriquet (krèkion, c'est petit, malingre) et, plutôt fier, fut baptisé *li Baron*. La famille Godfroid (parfois Godefroid même pour deux frères) était divisée en deux branches : les *Baillis* et les *Bossus*. On allait « èmon l'Kitche » (Julien Lambert) tandis que Désiré Piéfort était *Li Squitche*. La ferme de mon oncle Georges Lempereur c'était èmon *Nanète*. Les frères Bernard étaient les *Champagne*, Désiré Despineto, outre doyen, était surnommé *le Boulot* et la famille Gosset, les *Neûje*, dont un représentant, venu habiter au centre, fut le sujet de la grande affiche des Chinels. Il avait gardé ce surnom de *Neûje* parce que, disait-il, il appelait sa femme « mi p'tite neûjette », ma petite noisette.

Haut-Vent était réputé pour ses sabotiers. Deux ateliers occupaient 5 à 6 ouvriers chacun. Les Lambert, près du chemin descendant vers les Forges, et les Biot, sur la place. Ils avaient même le droit d'entreposer les troncs de peupliers sur la place, avec un grand trou pour le sciage vertical : un était au fond, l'autre en haut. On ne parlait pas de « pénibilité du travail »...

Les deux sabotiers manifestaient une dure rivalité. Mais un jour, « en signe de réconciliation », les Lambert invitèrent les Biot à venir souper avec du lapin aux pruneaux. Cela se passait bien... jusqu'au

moment où l'hôte déclara à ses invités qu'ils venaient de déguster... leur chat ! L'affaire finit en bagarre et Biot reçut le sobriquet de « *Tchèt* ».

■ Jean Romain



Les Fossois du bout du monde...

Nous inaugurons ce mois une nouvelle rubrique : les Fossois du bout du monde. Et nous commençons par Françoise Romain qui a écumé la Louisiane, l'Ouganda, le Rwanda, le Congo... Nous l'avons rencontrée chez elle, il y a quelques jours, pendant un court séjour en Belgique...



Daniel Piet : Françoise Romain, qui êtes-vous ?

Françoise Romain : Je suis née à Namur, un 5 décembre. Ce fut donc un cadeau de Saint-Nicolas ! J'ai fait mes humanités à Sainte-Marie à Namur et des études d'institutrice maternelle à Champion. J'ai été diplômée en juin 1985. A ce moment, j'ai enseigné à Maredret, Fosses et des intérim à Floreffe et à Aisemont. Et puis, en 1989, c'est le grand départ.

D.P. : Pour où ?

F. R. : Pour la Louisiane ! De 1989 à 1991. Deux années en primaire comme professeur de français et en immersion en troisième maternelle. L'élément déclencheur fut cet intérim à Aisemont. Partir ! Vivre la grande aventure. En Louisiane, règne un racisme profond des Noirs vis-à-vis des Blancs. Frustration aussi car ce n'était pas ma langue maternelle. C'était difficile de s'exprimer dans cette langue. Mais j'ai toujours eu de bons contacts et je les ai gardés avec certains élèves de là-bas.

D.P. : Tu reviens en 1991.

F.R. : Oui, l'année de la Saint-Feuillen ! J'enseigne

alors à Fosses, à Le Roux et à Sart-St-Laurent. J'ai toujours été curieuse de vivre des aventures différentes. Et avec le métier de Laurent, je suis servie. Nous repartons, en famille, avec Chloé qui a 9 ans, à Kampala, en Ouganda, en 2005. Laurent est nommé à l'Ambassade à Kampala. J'enseigne bénévolement au Lycée français en 4e, 5e et 6e primaire. L'ambiance est très bonne. Les enfants ont des prénoms typiques : Degaule, Sardou... L'Ouganda, c'est vraiment joli. Les paysages sont variés, la nature est luxuriante sous 26 à 30 degrés. La chaleur est humide mais raisonnable. Mais il y a beaucoup de moustiques. Ma devise de départ était : « On n'a jamais dit que c'était facile ». Hé bien, ce ne fut pas facile : après 4 mois de camping, on nous met l'électricité ! En Ouganda, l'étrangère blanche est remarquée, le Blanc c'est curieux, c'est de l'argent. J'ai quand même de bons souvenirs de cette époque.

D.P. : Le tour du monde se poursuit ?

F.R. : En 2009, voici le Rwanda. Nous sommes à Kigali. J'enseigne, comme institutrice maternelle dans une école belge reconnue par la Commu-



nauté Française de Belgique. On parle français et anglais. Une fois j'ai été menacée tout simplement parce que j'avais fait mon travail d'institutrice...

D.P. : En 2016, nouvelle découverte : la République Démocratique du Congo.

F.R. : Oui, le Congo, à Kinshasa, en couple cette fois. La situation politique est bien difficile. Les

problèmes entre la Belgique et le Congo se ressentent dans la rue, mais le Congolais de base nous appelle « NOKO », c'est-à-dire « TONTON », surnom qu'on donnait aux coloniaux.

D.P. : Et si c'était à refaire ?

F.R. : C'est oui, mais pour vivre loin de ses parents, il faut savoir se débrouiller. Une étude américaine a conclu que vivre à l'étranger permet une meilleure connaissance de soi et de ses valeurs ; et plus l'expatriation est durable, mieux c'est. Vivre « loin » pousse à la curiosité, à l'ouverture aux autres, à la débrouillardise, permet de puiser dans ses ressources que l'on n'imaginait pas posséder. Les voyages ont un impact direct sur la personnalité : on apprend à se connaître, à se retrouver face à ses peurs et ses doutes. Tout n'est pas que bonheur et paillettes, il y a beaucoup de frustrations : ne pas pouvoir s'exprimer correctement dans la langue de l'autre, faire de la peine à ses proches, difficultés matérielles quand on s'installe. Les gens nous manquent et on rate des événements, des occasions, par exemple une naissance. Et puis, le mal du pays, cela existe, et ça dure 2 jours ou 2 mois, et ça vous laisse dans une vague tristesse. Je pense que la raison principale à ne pas s'installer à l'étranger, c'est la PEUR, peur de l'inconnu, de la solitude, du changement, de perdre ses repères, d'échouer, de confronter son rêve à la réalité. Mais si l'envie de partir est vraiment forte, il faut oser et foncer. Et rassurer sa famille.

D.P. : Un dernier mot ?

F.R. : « On n'a jamais dit que c'était facile ».

■ Propos recueillis par Daniel Piet



La découverte ou l'ignorance...

En contrepoint du patrimoine mondial reconnu par l'Unesco, le patrimoine culturel immatériel a été officialisé par ce même organisme en 1993 déjà. Chez nous, les premières manifestations culturelles traditionnelles reconnues ont été le carnaval de Binche en 2003 et les « Géants et dragons processionnels » en 2008.

La démarche de l'Unesco, et de ses experts, vient du constat que le patrimoine mondial n'est pas seulement constitué de monuments et d'artefacts, mais aussi de traditions orales, de pratiques sociales et de connaissances constituant un savoir-faire particulier et remarquable. Ainsi, on trouve également dans les premières reconnaissances officielles la fabrication des tissus en écorce en Ouganda. La richesse de ce patrimoine tient dans le savoir-faire transmis de génération en génération.

Pour être éligible, une manifestation culturelle immatérielle doit avant tout être reconnue par les communautés qui la créent, l'entretiennent et la transmettent. Son inscription à la liste de l'Unesco lui garantit une forme de protection, dans le sens où les traditions seront maintenues, même si elles changent et évoluent car elles conservent - c'est le plus important - des éléments transmis depuis des générations. Contrairement à une sauvegarde « matérielle », il ne s'agit donc pas de figer une tradition dans une sorte d'instantané forcément subjectif, mais de s'assurer qu'elle restera vivante au sein des communautés.

Ce paradoxe sauvegarde / transmission vivante n'est cependant pas sans risque. Le choix de la tradition à inscrire au patrimoine immatériel est déjà en soi un acte « politique », dans le sens premier (issu du peuple).



Et de fait, les premiers candidats en Communauté française ont été fortement soutenus par les autorités. Les ethnologues mettent donc en garde contre « l'effet Unesco » : la culture populaire est particulièrement vulnérable face

aux intérêts, financiers ou autres, et aux transformations que ces mêmes intérêts peuvent lui imposer.

On risque donc une instrumentalisation par les pouvoirs publics : la reconnaissance amène un succès de foule ; la manifestation devient une carte de visite touristique, ce qui implique des retombées économiques et ensuite une obligation de résultats. Le risque est grand d'assister à une marchandisation et à la scénarisation d'une manifestation à l'origine spontanée et populaire.

La Patum de Berga (Espagne) et la Ducasse de Mons sont deux exemples-types.

La Patum de Berga consiste en une série de représentations théâtrales et de défilés de personnages divers dans la rue (diable, dragon, nains, géants...). Suite à sa reconnaissance par l'UNESCO, la fête qui était le résultat d'un compromis difficilement et longuement négocié entre différentes forces sociales est à présent prise en main par les autorités qui lui ont imposé une mise en spectacle codifiée. Ecartés de leur propre fête, les acteurs traditionnels s'en sont désengagés.

Chez nous, l'évolution de la Ducasse de Mons, reconnue comme chef-d'œuvre par l'UNESCO en 2008, est particulièrement intéressante. C'est dans le courant des années 1970 déjà que les autorités de la Ville vont prendre progressivement le contrôle du combat du Lumeçon, en nommant

“écartés de leur propre fête, ses acteurs s'en sont désengagés.”

un scénariste et en organisant le remplacement des acteurs issus des couches les plus populaires de la cité. Cette opération de « domestication », menée en association avec les individus et les groupes actifs

dans la réalisation de la fête a conduit à un nouveau spectaculaire de la Ducasse.

Et nos marches ? Elles n'existent que si, à chaque génération, des hommes et des femmes se reconnaissent marcheurs. A cette heure, des enfants naissent en Entre-Sambre et Meuse. Seront-ils marcheurs ? Nul ne le sait. A chacun, l'âge venu, la découverte... ou l'ignorance*.

(*) Librement inspiré de Tri Yann, dans l'album éponyme.

■ Jean-Pierre Romain

Ci-dessous : combat du Lumçon (Mons)
A droite : Patum Berga (Espagne)



Dins l'pia do tambourî



Lorsque 15 marches ont reçu la reconnaissance UNESCO, en décembre 2012, je travaillais au sein du Syndicat d'Initiative. Ce qui m'a valu d'être interviewé par un journaliste de la Nouvelle Gazette.

Voici quelques extraits de ce qui était retenu de mes propos :

« (...) la reconnaissance de notre folklore est une bonne chose. Mais, il faut toujours veiller à ne pas dénaturer celui-ci (...) Les marches, c'est un moment de fêtes, de retrouvailles entre amis, entre voisins, ou entre membres d'un même village. C'est quelque chose qui ne s'explique pas mais qui se vit. D'autre part, les marcheurs apprécient d'avoir du public, mais que ce soit devant 50 ou bien 1000 personnes, on marche, (...) C'est quoi un marcheur ? (...) C'est un état d'esprit. Ce n'est pas simplement endosser un costume, mais c'est partager quelque chose d'important. À un marcheur, il n'est pas nécessaire d'expliquer où il faut bien se tenir. Il le sait. Il respecte une tradition qui a été transmise par ses parents, qui l'ont reçue de leurs parents. Pour lui, sa marche est toujours la plus belle de toute. » (...)

Le titre de l'article était : « Ne pas dénaturer notre folklore » (N.G. Sambre et Meuse – 11/12/2012 – Patrick Lefebvre).

La reconnaissance est très vite perçue comme un label, un atout touristique. Les marches deviennent-elles alors des attractions touristiques dont les marcheurs sont de simples figurants défilant de manière quelconque dans une parade, un cortège artificiel événementiel, et que l'on utilise pour promouvoir une ville ? Le risque est grand. Il serait intéressant de prendre conscience des dérives afin de les éviter... S'il n'est pas trop tard !

Pour fêter la reconnaissance, certaines sorties ont eu lieu. Depuis, il est aussi arrivé fréquemment que des compagnies soient sollicitées pour des événements, souvent politisés, ou pour « montrer ce que l'on fait » (faire de la promo ?). En guise de « carte de visite ». On se situe alors purement dans de la représentation. Le port du costume est banalisé.

« Être en représentation », « sortir en dehors de sa localité », « dans un autre contexte » ; ... n'est-ce déjà pas là dénaturer ce que l'on fait ? Le risque de perte de sens et de distanciation est grand.

Le milieu politique, local, provincial, ou régional, est intéressé par ce folklore, au vu des coups de projecteurs donnés par la reconnaissance. Cependant, certains souhaitent s'immiscer - et pas toujours de la bonne manière - dans le folklore. Les garants du folklore, les membres de comités ou officiers, les marcheurs eux-mêmes, sont-ils assez résistants, ou aptes à dire non aux propositions, devant tant de mise en lumière ou de mise en avant ? Est-ce que certains choix, avant d'être effectués, sont réfléchis en pensant au sens de ce que l'on fait, et en mesurant l'impact éventuel ?

Pour moi, les pures marches ont « une âme ». Celle-ci va-t-elle être « vendue au diable » ?!

Au fil de mes perpétuelles réflexions sur le milieu, je pense que beaucoup oublient la vraie nature du folklore, qu'il est temps de se pencher réellement sur le terme « tradition », et surtout de son esprit qui se perd. Parfois, j'ai également l'impression qu'on ne laisse plus vivre ce folklore. Et aussi, il serait bon de raisonner différemment sur certains choix effectués. Que laisserons nous comme image aux plus jeunes ? L'avenir et la préservation du folklore en dépendent.

Les vraies valeurs que défend l'UNESCO sont-elles effectivement connues ? Les enjeux réels d'une telle reconnaissance ont-ils été mesurés ? Sont-ils maîtrisés ? Il est temps de laisser de côté les strass et les paillettes pour ne pas détruire l'essentiel.

Dernièrement, sur les réseaux sociaux (« oui, m'sieu, dame, j'ai des références ! » rires), je lisais, au sujet d'une ancienne photo de marcheurs parue, cette phrase d'une villageoise d'Entre-Sambre-et-Meuse : « Le bon temps, où c'était si simple et convivial » ... C'est peut-être un détail pour vous... mais pour moi ça veut dire beaucoup !

Adon, « Tambours ! Par le pied gauche... ». D'ici là, bonne lecture !

Reconnaissance un long parcours

Pierre ARCQ fut le coordinateur du dossier nécessaire à la reconnaissance UNESCO pour l'ensemble des marches. C'est à son domicile de Jumet que nous l'avons rencontré.

PJV : Pouvez-vous nous faire un bref historique de ce dossier ?

P.A. : Ça remonte à bien loin... ! En 1989, le secteur du patrimoine culturel de la Communauté française a la volonté de reconnaître des traditions anciennes. Par catégories (Grands Feux, carnivals, etc...), dont les marches, une dizaine. La liste a été dévoilée à Gerpinnes. L'UNESCO par un décret lance ensuite une charte qui visait à préserver le patrimoine immatériel, au niveau mondial, donc. Le but, l'idée, est de conserver le folklore, en l'état, et sa diversité. Un folklore peut être évolutif, rien n'est figé. L'idée générale doit être maintenue. La St-Feuillen, par exemple, n'est pas menacée, mais d'autres folklore, plus « petits », sont peut-être en danger. Il faut que ça reste bien « vivant ». Parfois, le sens se perd. Dans la foulée, l'UNESCO invitent les états à se mettre en conformité par rapport à la charte. En Belgique, c'est compliqué ! (Région flamande, région Wallonne,...). Avant d'être reconnu internationalement, il faut être reconnu dans son pays. La Communauté Française, en 2004, reconnaît des « chefs-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel ». Ensuite, nous pouvions envisager le dossier UNESCO. Pour être reconnu, il y a évidemment des critères à respecter dont avoir au moins 100 ans d'existence. Au départ, seules les grandes marches (niveau nombre

de marcheurs) avaient été reconnues par la Communauté française. La plupart font aussi partie des anciennes. Le « noyau dur » de départ était donc ces 6 marches : Walcourt, Thuin, Ham-S/-Heure, Gerpinnes, Fosses, et Jumet.

PJV : C'était une volonté des marcheurs ?

P.A. : Oh non ! Un marcheur, à l'époque, si on lui demandait son avis, il répondait : « on n'a pas besoin de ça, pourquoi faire ? ». Par contre, au niveau des responsables, il y avait une réelle volonté.

PJV : Vous étiez seul pour ce dossier ?

P.A. : Non, pas du tout. C'est donc les 6 marches qui introduisent le dossier. Les 9 autres, citées aussi dans la première liste (1989), sont venues se greffer après. Nous avons l'exemple du carnaval de Binche, proclamé seul en 2003 et on ne voulait pas qu'une seule marche soit reconnue. Pour ma part, je suis « tombé dedans quand j'étais petit ». Mon père s'occupait déjà de la Mad'leine. D'autre part, j'étais à l'ASBL « El'Môjo des wallons », de Charleroi, ce qui me donnait les possibilités de travailler sur ce dossier. On s'est d'abord fixé une méthode de travail. On a rencontré les dirigeants afin de se coordonner. On a demandé à chacun d'élaborer l'histoire de leur marche et je me suis occupé de l'aspect administratif. Il fallait également des vidéos, des photos, etc...



PJV : Qu'est-ce que ça a pu apporter ?

P.A. : Ça nous a permis avant tout de nous rencontrer et de constater que l'on rencontrait tous plus ou moins les mêmes problèmes et que nous avions les mêmes objectifs. La caractéristique commune est « marches, processions escortées », chacune avec ses spécificités. Mais il n'est pas question de dire : « la vraie, c'est moi ! ».

PJV : La reconnaissance a eu lieu en 2012, qu'est ce qui a changé ? Quels sont les éventuels constats/bilans ?

P.A. : Difficile à chiffrer ou à dire. Si elle sert à montrer aux gens que c'est important et qu'il faut préserver le sens profond, c'est déjà bien.

Ici, à Jumet, certains ont dit : « Les politiques, que viennent-ils faire ? ». Traditionnellement, avant la fusion des communes, le bourgmestre (NDLR : alors Jumétois) attendait la marche à un endroit précis, en guise d'accueil, pour rentrer dans Jumet. C'est aussi un signe d'événement important pour la commune. Pour Jumet, la reconnaissance a apporté un regard différent des politiques de Charleroi vers la Mad'Leine. Il faut savoir que certains ne mai-

trisent pas ou ne comprennent pas du tout ce que l'on fait, n'étant pas « du cru ». Ils ont pu constater que c'est important.

Thierry Wenes : Pas de dérives commerciales ? Pas de craintes de rentrer dans une spirale de toujours faire plus que l'an passé, pour finalement perdre le sens ?

P.A. : Que plus de gens viennent voir, ce n'est pas une dérive pour moi. Tant que « les acteurs » savent ce qu'ils font. Il y a une opportunité touristique mais attention aux dérives. Je reste persuadé qu'une bonne promo concertée, ça manque. Mais, les marches se déroulent de mai à octobre et sur un grand territoire. L'aspect économique est important et je ne parle pas uniquement des artisans.

PJV : Donc, pas de craintes pour l'avenir ?

P.A. : Nul ne sait le dire !

Th W. : À Wavre, j'ai connu une dérive désagréable. Une tradition qui est quasiment devenue un label pour la ville. L'aspect commercial s'est développé de plus en plus, au point que cela est devenu privé et payant !

P.A. : Ça, non ! L'adhésion des gens est primordiale. Au final, que l'on soit catholique ou non, on se rassemble. C'est l'identité de la ville. Les liens sociaux subissent une pression au quotidien. Les liens étaient plus forts avant. Il faut être attentif aux distances entre les gens.

PJV : Ce sera la première St-Feuillen depuis la reconnaissance ; que voulez-vous que l'on rapporte aux Fossois ?

P.A. : Oh ! Je n'ai rien à dire... Il y a, en tout cas, « à creuser » au niveau du patrimoine culturel. Il y a beaucoup de choses qu'on ne retrouve qu'à Fosses. Ce n'est sûrement pas pour rien...

J'entends souvent dire : « la tradition, ça n'a été écrite ! »... Mais il faut pourtant, à l'heure actuelle, en laisser des traces.

Th W : J'ai connu un peuple dans la forêt amazonienne pour qui écrire la tradition a eu l'effet inverse. Les jeunes ne s'y intéressaient plus, et ils n'écoutaient plus « l'ancien » puisqu'il n'y avait qu'à lire le livre (qu'ils ne lisaient pas...)

P.A. : La tradition orale est finalement un trésor à préserver pour les générations à venir, mais il faut qu'elles en comprennent le sens, l'importance, pour pouvoir elles-mêmes transmettre...

Th W et PJV : Oui, sinon, « Ya Ka lire le livre » ! (Rires)

■ Pierre-Jean Vandersmissen



Nous avons également rencontré Hugues Drèze à ce sujet.

Vous pourrez lire son interview dans le Nouveau Messager de mars.

Nouvelle vie pour l'hôtel de Ville !



Depuis le mois de septembre 2018, le Centre culturel, à la demande du Collège Communal, gère la mise à disposition de locaux dans le bâtiment de l'ancien Hôtel de Ville. Dans le bureau de Bernard MICHEL, directeur, les demandes affluent... En venant rendre les clés, un responsable d'association réserve déjà la prochaine date....

PJV : Comment cela fonctionne ?

Bernard MICHEL : 2 salles sont disponibles. L'une

peut servir pour des réunions, d'une capacité maximale de 20 pers. Elle est aussi occupée par l'Académie J.LENAIN d'Auvélais. L'autre, plus grande - ancienne salle du conseil - peut accueillir des activités diversifiées ou des réunions plus importantes (AG, conférences, formation...). Il y a possibilité d'utiliser de la petite vaisselle ou verres.

Pour réserver, il suffit de prendre contact avec le Centre culturel pour prendre connaissance des disponibilités.

Deux types de demandes existent : occupation régulière, comme par exemple le théâtre action le mardi matin, sénior amitié pour des cours de gym... et occupation occasionnelle.

Des règles de « savoir-vivre » sont affichées, et on demande un minimum de respect des lieux et de tous, pour une bonne cohabitation. Par exemple, éteindre les lumières... Ce sont des choses qui paraissent simples mais qui sont importantes à rappeler.

L'accès à l'étage est interdit pour des raisons de sécurité.

PJV : Quels constats peut-on déjà effectuer suite à cette nouvelle occupation ?

S'il y a bien un constat depuis cette reconversion, c'est que ces activités redonnent vie au Centre de Fosses. Il existe une réelle mixité tant au niveau des activités qui s'y déroulent, qu'au niveau des âges. Ce lieu devient vraiment intergénérationnel. Les demandes sont très nombreuses, ce qui fait dire que le besoin est très grand. Et, malheureusement, on ne sait pas encore satisfaire à toutes les demandes.

L'ancien Hôtel de Ville qui, pour beaucoup était « mort » reprend vie d'une très belle manière !

■ Pierre-Jean Vandersmissen

POSTE DE CANTINIÈRE POUR LA COMPAGNIE DES TCHÔDS TCHÔDS

Le vendredi 22 mars 2019 à 19h30 au local du Jeu de Balle place du Centenaire à Fosses-la-Ville, en présence des membres de la Compagnie, Maître Véronique Massinon procèdera à l'adjudication publique du poste de cantinière.

Conditions générales :

- Le poste sera attribué pour sept ans et ce à partir du 23 mars 2019 jusqu'au 30 avril 2026.
- La soumission minimum de départ est fixée à 2.500 €.
- Les enveloppes fermées contenant les soumissions doivent être déposées en l'étude de Me Massinon au plus tard le 21 mars 2019 à 12h, avec la mention « Soumission cantinière Tchôds-Tchôds » sur l'enveloppe.
- Les surenchères éventuelles se feront par tranche de 50 € lors de l'adjudication publique du 22 mars.
- Les candidates doivent être âgées de 18 ans minimum.
- L'adjudicataire devra s'engager à respecter les conditions particulières édictées par la compagnie. Celles-ci peuvent être obtenues auprès du comité (0494/32.29.13)

Repères

Jusqu'au 31 mars Exposition Petits êtres du jour et de la nuit à ReGare sur Fosses-la-Ville. Exposition d'aquarelles de l'artiste fossois Jean-Pol Legrain. ReGare, Place de la Gare 7. Ouvert de 10h à 17h.

Sam 23 février Visite de ReGare à la lampe de poche. Visite guidée de ReGare et de son exposition

Jeu 28 Bibliobus. 18h25-19h15. Rue Joseph Godfroid à Sart-Saint-Laurent.

MARS

Mar 5 Fricassée du mardi gras par la Confrérie du Mardi gras. Ramassage dans les rues de la ville toute la journée. Fricassée gratuite le soir avec animation musicale. Dans les rues de Fosses et à la salle l'Orbey.

Fricassée du Mardi gras par le Comité de la Rovelienne. Réfectoire de l'école de Le Roux

Sam 9 Goûter par les Jeunes retraités de Le Roux. 14h, réfectoire de l'École communale de Le Roux.

Dim 10 Marche des Jonquilles par le Footing Club de Fosses-la-Ville. Départ : salle La Baillerie, rue de Névremont 56. À partir de 7h. Marche de 3, 7, 12, 18 et 25 km.

Lun 11 Conférence horticole par le Cercle royal d'horticulture et du petit élevage : « Enrichir le sol par la méthode biologique ». 19h30, Espace solidarité citoyenne de Fosses-la-Ville.

Jeu 14 Jeux de cartes par l'Amicale des 3x20 de Bambois. De 13h30 à 18h, salle de Bambois.

Sam 16 Petit feu d'Haut-Vent par le Comité des festivités hautoises. Cortège dans les rues puis allumage du feu, rue du château d'eau. Petite restauration.

Souper de la Marche Saint-Rémy de Névremont. Dès 19h à la salle La Baillerie

Souper dansant du 1er bataillon d'Austerlitz. À partir de 19h à la salle Patria de Vitruval.

Journée portes ouvertes aux écoles communales de Fosses-la-Ville.

Dim 17 Cérémonie d'hommage à Edmond Chabot, au Square Chabot à 11h, suivi du verre de l'amitié.

Ven 22 Vernissage de l'expo photos Entre ciel et terre. 19h. Bloc B du Collège Saint-André.

Journées wallonnes de l'eau au Lac

de Bambois.

Sam 23 Concert et souper choucroute par la Royale Philharmonique de Fosses. Dès 18h30 à la salle l'Hautooise.

Grand feu par le Comité de la Rovelienne. Réfectoire de l'école de Le Roux.

Journées wallonnes de l'eau au Lac de Bambois

Jusqu'au 29/03 Exposition photos Entre ciel et terre. De 8h30-16h30. Bloc B du Collège Saint-André.

Jeu 28 Jeux de cartes par l'Amicale des 3x20 de Bambois. De 13h30 à 18h, salle de Bambois.

Bibliobus. 18h25-19h15. Rue Joseph Godfroid à Sart-Saint-Laurent.

Sam 30 Visite de ReGare à la lampe de poche. Visite guidée de ReGare et de son exposition Petits êtres du jour et de la nuit. Réservation obligatoire au 071 77 25 80.

Dim 31 Laetare des Chinels et des groupes locaux dans les rues de Fosses. Départ rue d'Orbey vers 14h et rondeau final sur la Place du Marché vers 18h. Programme complet : www.chinels.be.

Plus de renseignements concernant les activités proposées dans le carnet annuel du Syndicat d'Initiative, ou en téléphonant au 071/71 46 24



A VOS ALBUMS ET ARCHIVES !

Dans le cadre de la réalisation d'un ouvrage sur le patrimoine immatériel et culturel fossois, nous récoltons des documents datant d'avant 1977, sur les thèmes suivants : Balle pelote ; Jeux de cartes/ couyon ; Jeux anciens ; Fêtes de villages « les dicauces » ; Comité de jeunesse ; comité des fêtes ; Grands feux, Fricassées ; Théâtre wallon ; Ste-Brigide ; Processions ; Laetare ; St-Feuillen, Marches.

Les photos, cartes postales, films sont à déposer au Centre culturel (Espace Winson) ou à ReGare sur Fosses-la-Ville sous enveloppe avec mention sur l'enveloppe des infos suivantes : nom, prénom, adresse, téléphone et adresse mail et accompagnés d'un papier reprenant tous les souvenirs liés au document et, dans la mesure du possible, le nom du propriétaire, l'année et la collection. Les documents seront scannés ou copiés pour être rendus dans les plus brefs délais à leur propriétaire.



« Bonjour dis, tu vas bien ? » Toujours il m'apostrophait ainsi, l'oeil pétillant. Et cette question à priori banale avait réellement dans sa bouche des accents de sincérité.

Il y avait de l'Aristide Bruant et du Mitterand chez cet homme-là. L'écharpe rouge, sans doute. Il tenait du premier le verbe sûr ; du second une conviction profonde et inébranlable. Quiconque a un jour croisé le fer avec lui en était pour son reste, condamné à douter de lui-même.

L'homme à l'écharpe rouge a reposé sa plume. Trop vite, trop tôt. Et cet épilogue est un ultime pied-de-nez : il ne nous reste qu'à douter.

